L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS. DIMANCHE MATIN, 23 DECEMBRE 1894. 68me Année.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 23 DECEMBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

La corruption dans les municipalités.

Si l'on veut se rendre compte de la situation morale, de ce qu'on appelle aujourd'hui l'état d'âme d'une société, d'une nation, il ne suffit pas de jeter un coup-d'œil général et vague sur la surface ; de parcourir, armé d'une plume ou d'un appareil photographique, les rues, les théâtres d'une capitale, le parlement ou l'administration centrale d'un pays. Il faut pénétrer plus avant dans les intérieurs, dans les différentes communautés, petites ou grandes, dont se composent les comtés, les provinces, l'Etat ou la fédération d'Etats ; il faut étudier comment s'y administre la justice, depuis la plus inférieure des cours civiles jusqu'à la cour suprême, comment se gèrent les affaires des municipalités, depuis le plus infime des hameaux jusqu'au centre le plus populeux et le plus riche : il faut voir la police à l'œuvre et la suivre dans ses agissements. Il faut enfin, le scalpel, le microscope, à la main, faire l'anatomie du corps social. C'est après s'être livré à cette étude que l'on peut juger de l'état sanitaire d'un peuple.

Eh bien, convenons qu'une pareille enquête, aussi minutieusement que consciencieusement faite sur certaines parties de cet immense corps social qu'on appelle l'Union américaine conduirait à des résultats qui ne seraient ni très flatteurs, ni très rassurants pour l'avenir.

Il est évident que la corruption a envahi presque toutes les administrations municipales, petites et grandes, les grandes surtout. Les places sont à l'encan et les consciences s'y vendent à beaux deniers comptant.

Quant à la police, elle laisse bien à désirer. Elle en est arrivé, en certaines villes, à faire de l'exercice de ce qui devrait être son devoir, rien que son devoir, une spéculation éhontée, à entrer en compromis avec tous les abus et tous les délits. C'est à tel point que vous pouvez entendre certaines gens dire hautement et à ciel ouvert, qu'avec de l'argent, un homme peut se permettre de tout faire.

N'est ce pas ce qui se passe à New York et n'est-on pas effrayé des lamentables révélations qui en nous arrivent, tous les jours, depuis qu'a commencé l'enquête du comité Lexow ? Comment, dans de pareilles conditions, l'ordre peut-il régner dans une grande ville de deux millions d'âmes comme la Cité-Empire ? De quelle sécurité peuvent jouir ses habitants ? A quels dangers ne se trouvent pas, à chaque instant, exposés les honnêtes gens qui ne savent ni vendre leurs consciences, ni acheter celles des autres, ou les malheureux qui n'ont pas de quoi se livrer à ce honteux trafic ?

Le triste spectacle que nous offre la police de New York, notre administration municipale, ne nous le donne-t-elle pas depuis longtemps ? Comment peuvent marcher dans ces conditions les affaires d'une grande cité commerciale comme la nôtre ?

Il est absolument nécessaire de mettre un terme à cet état de chose. On se plaint de la stagnation du commerce ; on attribue le manque de confiance qui règne partout, uniquement à des causes purement économiques. C'est une erreur. L'immoralité, l'absence de tout scrupule que l'on remarque dans presque toutes les branches de l'administration contribue plus encore à paralyser les affaires. Ce n'est pas seulement nous, habitants de la Nouvelle Orléans, ce ne sont pas seulement ceux de New York, qui souffrent comme nous d'un pareil état de choses, mais toute l'union. La corruption d'un centre rejaillit contre un autre centre, plus ou moins populeux, et y exerce une action funeste.

Nous entendons bien dire, en manière de consolation, que nous ne sommes pas les seuls corrompus. Cela est possible : mais le mal qui ronge un pays justifie-t-il celui qui en corrode un autre ? N'y a-t-il pas solidarité entre les peuples du globe, comme entre les différentes communautés qui composent une nation ? Au lieu d'être un objet de scandale pour les nations monarchiques, ne devrions-nous pas, en qualité de républicains, leur donner l'exemple du bien, leur servir de modèle ? Ne voyons-nous pas qu'ainsi nous tacons, au loin, l'esprit de propriété et que nous mettons en péril l'avenir de l'institution républicaine ?

Négociations de Paix entre la Chine et le Japon.

Enfin il est question d'entamer des négociations de paix entre la Chine et le Japon. Deux personnages considérables, porteurs de pleins pouvoirs, sont partis de Pékin pour Tokio, la capitale du Japon. Nous ne savons qui a décidé les vainqueurs à prêter l'oreille aux propositions des vaincus, mais quelqu'un a évidemment exercé une pression sur ces derniers. Il est clair que les Japonais ne voulaient pas, jusqu'ici, entrer en accommodements. Ils n'avaient pas voulu traiter avec le premier négociateur sous prétexte qu'il était Américain de naissance, mais il est prouvé aujourd'hui qu'il avait une mission sérieuse, qu'il était muni de pleins pouvoirs signés du premier ministre de la Chine, Les Hong Sbe.

Il n'y avait donc là qu'un prétexte pour retarder, autant que possible, l'entrée en négociations et pouvoir continuer les hostilités. Depuis lors, les Japonais ont remporté une grande victoire ; ils ont pris Port Arthur. Ils sont installés en Chine ; on ne les en délogera pas facilement.

D'ordinaire, l'entrée en négociations entraîne une suspension des hostilités. Le Japon acceptera-t-il une amnistie ? Ou que nous savons maintenant des Japonais, nous en fait douter. S'ils cédant sur ce point, c'est qu'on aura exercé sur eux une forte pression.

Il n'est pas probable d'ailleurs que la Russie d'un côté, et l'Angleterre, de l'autre, les laissent s'établir dans la presqu'île de Leao Tang, au fond de laquelle se trouve Port Arthur.

Il serait donc sage, de leur part, de ne pas pousser plus loin les hostilités, et d'épuiser ce qui leur reste de forces en pure perte. Mais vu les atrocités qui se sont commises jusqu'ici, de part et d'autre, il est bon, au nom de l'humanité, que l'on mette le plus tôt possible un terme aux hostilités.

EN VACANCES.

C'était pendant l'été de 189—. La chaleur était devenue intolérable à Paris ; pas un souffle d'air n'agitait le soir les feuilles des arbres, on étouffait. Je me décide à aller chercher à Genève la brise qui nous fait défaut à Paris. Mes amis sont venus nous dire adieu ; la princesse Olga Troubetzkoi m'a octroyé sa bénédiction. C'est encore une charmante femme que la princesse : elle conserve des traces de cette merveilleuse beauté que Tanerani a immortalisée dans le marbre ; elle parle correctement six langues vivantes ; elle a de l'esprit, elle en a même beaucoup ; quant au jugement.... parfois on l'écoutant on se rappelle le mot d'Alphonse Karr :

"De tous les sens accordés à l'homme, le sens commun est le plus rare."

Nous nous sommes donc séparés avec un peu d'attendrissement. On a beau être ravi de s'en aller, dans tout départ une note triste vibre toujours. Reverrai-je ceux qu'on a laissés ? Ceux-ci n'attendront-ils pas en vain l'heure de notre retour, heure qui ne sonnera jamais ? Dieu seul le sait. Mais la voiture nous attend, elle nous emporte vers la gare de Lyon, avec cette sage lenteur du cocher parisien qui veut se faire donner un bon pourboire pour arriver à temps, n'ayant mis qu'une heure et demie pour faire un trajet de cinquante minutes. Il est 8.30 P. M. ; le train ne part qu'à 8.50. Nous avons donc vingt minutes pour faire enregistrer notre bagage, choisir notre wagon, nous installer près de la portière et prier mentalement tous les saints de permettre que nous occupions à deux un compartiment destiné à dix personnes ; prière que les saints, à notre grand désappointement—ne jugent point à propos d'exaucer. Nous avons beau user de stratagème, étaler nos valises, nos paniers pour avoir l'air d'être dix à nous deux, rien n'y fait, notre manège n'obtient aucun succès. Nous voyons monter d'abord un monsieur d'un certain âge, un Anglais au complet à carreaux jaunes ton sur ton, aux souliers jaunes : il aime la jaune ce monsieur ; pourquoi cela ? Il a un châle écossais roulé dans une courroie, une couverture de voyage, une blasse de jour-faux. Il porte une lorgnette en sautoir et d'énormes favoris d'un blond roux en côtelettes.

Moi, d'abord, je déteste les favoris, et vous ? Je trouve que cela donne l'air d'un garçon de restaurant en rupture de tablier ou d'un maître d'hôtel de steamer Transatlantique. Mon Anglais range méthodiquement ses effets dans le filet au-dessus de notre tête, remplace son chapeau melon par une casquette et.... horreur ! il allume un cigare ! Voyant l'expression d'angoisse empreinte sur nos traits il se penche et : "Cela gêne-t-il vous beaucoup ?"—"Oh ! oui, monsieur, beaucoup." Aussitôt nous avons ensemble. Sur quoi ce gentleman, s'en était véritablement un, éteignit son cigare. Avec quelle reconnaissance je m'inclinai pour le remercier. Ses habits n'étaient plus jaunes, ses favoris n'étaient plus des favoris. Oh ! non.

Il est 8.45, un groupe se précipite vers notre wagon qu'il escalade : un monsieur très gros, à la face épanouie, une dame très longue et très sèche, un petit garçon de neuf ans, une petite fille de huit qui m'écrase les pieds et se jette sur moi. La dame longue s'agite : monsieur Cortebranche où est Nounou ? où est Bébé ? Qu'avez-vous fait de Dodolphe ? Voyons ! parlez-vous ?—Mais, bobonne, je n'en ai rien fait du tout—Nounou est allée acheter des gâteaux pour Torine qui pleurait. Il n'y a rien de cassé va.—Père dénaturé qui oser plaisanter en un pareil moment, courez les chercher sur l'heure.—Le pauvre monsieur soufflé, regimbe d'abord et finalement se dispose à obéir à sa douce moitié quand, au premier coup de sifflet, Nounou enfant, bébé font leur apparition et sont installés dans le compartiment non sans bousculade. Un calme comparatif se rétablit, le train se met en marche et nous voilà en route pour Genève. Pendant cette nuit passée en wagon on nous dormons tant bien que mal, plutôt mal que bien, nous traversons pendant notre sommeil Dijon, Mâcon, etc. Le lendemain matin à cinq heures nous nous éveillons à Ambérieu, au pied du Jura à l'entrée de la belle vallée de l'Albarine dans laquelle s'engage le chemin de fer. A droite et à gauche de splendides montagnes bordant une vallée des plus étroites et des plus sauvages. Après Culoz on descendant les voyageurs pour l'Italie par le Mont Cenis, le chemin de fer remonte le cours du Rhône, et nous arrivons à Seyssel, premier bourg savoisien à partir duquel la route est de plus en plus intéressante, de plus en plus accidentée. Nous traversons un beau viaduc, des tunnels. Nous voici à Bellegarde, frontière française, oh l'on peut visiter le viaduc de la Valserine. Le chemin de fer s'engage ensuite dans le tunnel du Credo qui a près d'une lieue et à la sortie duquel on aperçoit le fort de l'Ecluse sur la cime rocheuse du mont Credo. On prétend qu'à partir de Varnier-Meyrin, la dernière station avant Genève, on distingue le Mont Blanc, s'est possible, je ne distingue rien du tout. Quelques minutes plus tard, nous sommes à Genève, gare de Cornavin. Sur notre affirmation que nos malles ne contiennent ni jouets, ni objets de commerce, la Douane nous permet de nous faire conduire immédiatement à l'hôtel du Mont Blanc que j'ai choisi sur la foi du Guide Conty.

Au bout d'une demi-heure employée à nous débarrasser de la poussière du voyage on nous sert pour déjeuner un lait exquis accompagné de bon café, de petits pains, de miel, de confitures. Nous y faisons rapidement honneur ; nous avons hâte de commencer nos excursions à travers la ville. Nous remontons la rue du Rhône jusqu'à la place Longemalle : nous revenons par le jardin Anglais, magnifique promenade bâtnée par le lac en face duquel s'élève à l'entrée du jardin le monument national, érigé (en 1869) en mémoire de la réunion de Genève à la Confédération Suisse.

Gracieusement assise à l'extrémité méridionale du lac Léman que traversent les eaux du Rhône, ce diantre de Rhône, comme l'appelle madame de Sévigné, Genève a un port spacieux protégé par deux jetées, des quais magnifiques bordés de superbes constructions. De nombreux bateaux à vapeur la mettent en communication avec tous les points du littoral.

L'ancienne cité des Allobroges, conquise par les Romains, fut, au VIme siècle, une des villes principales des Burgondes. Avec la Bourgogne elle passa sous la domination des France et devint, après Charlemagne, le siège d'un évêché souverain relevant de l'Empire. Du VIIIme au XVIme siècle, les évêques et comtes de Genève, les ducs de Savoie s'en disputèrent la souveraineté. Genève se débarrassa du joug de ces dernières en 1524 et conclut plus tard un traité d'alliance avec Berne et Fribourg. La Réformation compléta l'œuvre de l'indépendance genevoise en facilitant les alliances avec les cantons suisses. Les prédications de Calvin, ce fanatique féroce qui fit brûler Servet, pour avoir attaqué le mystère de la Trinité, celles de Farel, de Viret imprimèrent si profondément le nouveau culte dans l'esprit de la population que Genève fut appelée la Rome du Protestantisme. Les ducs de Savoie ne pouvant se résoudre à perdre un des plus beaux fleurons de leur couronne essayèrent inutilement plusieurs fois d'en reprendre possession. Leurs défaites assurèrent la liberté de cette ville dont la paix fut néanmoins souvent troublée par des discordes intestines qui en occasionnèrent enfin l'occupation par les Français en 1798.

GUY DE MORANT.

Misères de la vie d'artiste :

—Pourquoi ne mettez-vous plus des boutons à mes chemises ? demande un jeune peintre, plus riche d'avenir que d'écus, à sa blanchisseuse.

—Hélas ! monsieur, il faudrait bien plutôt mettre des chemises à vos boutons !

Prudhomme fils a rigoureusement consigné sa porte.

Tout à coup, la sonnerie du téléphone retentit.

Il prend les deux cornets et écoute.

—Allô ! allô !.... pourrais-je dire un mot à Prudhomme fils !

—Pas possible, monsieur ; je viens de dire à mon domestique que j'étais parti.

FANTOME D'OCCIDENT
A LAFCADIO HEARN,
Au Japon.

Le chrysanthème d'or au ciel s'épanouit.
La Nuit a, sur son flanc, dénoué sans contrainte
Sa zone de mystère ; et, d'une étrange étreinte,
Le croissant grêle tient, sous sa griffe qui luit,

Le spectre de la Lune, et s'apprête sans bruit
A lover à la pamme avec sa face éteinte.
—Un fantôme lointain, vague aimai qu'une (plainte,
Tout-à-coup a passé ; vole, il s'évanouit.

Il vient de ce pays où la Nuit blonde et pure
Jamais entièrement ne défait sa ceinture ;
Où dans l'azur fleuri, comme un blanc magnolia,

La lune éclose auprès des tremblantes étoiles
Aux prunelles en pleurs ; où l'ombre d'Ophélie
Dans le fleuve profond semble traîner ses voiles.

CONSTANT BEAUVAIS.

Louisiane, 1894.

SONNET.
Ad Incognitum.

Sous un souffle d'amour jamais tu n'as frémi,
O ma lyre ! Et pourtant, sous les saules du (Rêve
Tu restes suspendue en l'attente sans trêve.
—J'ai pris l'or de l'étoile à l'espace endormi,

Et le nimbe d'argent ciloé du front blêmi
De l'aube. J'en ai fait une corde, à la sève
Des hautes cèdres trempée, et d'où le chant (s'élève.

Non ! la corde sans voix n'a pas même gémi.....

J'aurais dû te forger du métal de la terre,
Plutôt que de te voir ainsi toujours te taire,
Sereine sous la foudre, insensible au rayon

Qui promène sur toi son archet de lumière
Sous lequel a vibré le bronze de Memnon ;
Et dormant ton sommeil de Valkyrie altière.

CONSTANT BEAUVAIS.

MME SARAH BERNHARDT CHEZ LES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES.

Les étudiants catholiques à Paris donnaient, l'autre jour, une matinée au profit de l'œuvre de la "Mie de-Pain, fondée par eux en 1891, avec le concours d'apprentis et de jeunes ouvriers.

Cette œuvre a distribué l'année dernière, pendant quarante jours, 325 soupes par jour, près de 9,000 bons de pain et 1,500 vêtements.

Ses ressources sont tirées de l'assistance individuelle, oboles des étudiants, cotisations des apprentis, collectes entre particuliers.

Afin de pourvoir aux nécessités de l'hiver qui commence, étudiants et apprentis ont organisé cette matinée pour laquelle aucun billet ne restait indisponible deux jours avant et qui a réuni dans les salons du Cercle catholique l'assistance la plus élégante.

Les meilleurs artistes de Paris avaient généreusement prêté leur concours à cette représentation de charité.

C'est Mlle Marie Clément qui exécute une rêverie de Schumann et un *scherzo* de Chopin. Mlle Verteuil, de l'Odéon, qui dit les *Petits Gueux* de Richepin, le *Bon gîte* de Deroulède et la *Ballade des Epées* d'Henri de Bornier. M. Pierre Laugier, de la Comédie Française ; Mmes Deschamps-Jehin, de l'Opéra, qui se fait applaudir dans l'air cet du *Prophète* et dans le *Noël petite* de Massenet ; M. Mouliérat, avec la ballade du *Roi d'Ys* et le *lied d'Ossian* dans *Werther* ; Mlles Reichenberg et Troffier qui jouent le *Blanc et le Noir* ; qui donc encore ? M. Soulacroix, M. Grenet, Dancourt, Mlle Hardel, Mlle Lovenitz, Mlle Dantin.

Sarah Bernhardt, l'admirable tragédienne, dans le quatrième acte de *Jeanne d'Arc*, a été acclamée par des bravos enthousiastes, d'autant plus répétés, que les étudiants tenaient à décliner publiquement toute responsabilité dans les attaques dirigées contre Mme Sarah Bernhardt.

Un journal, en effet, a publié, une prétendue protestation signée : "un membre du cercle catholique" contre la présence de Mme Sarah Bernhardt, à laquelle on reprochait d'appartenir à la religion juive. On a cherché l'auteur de cette lettre sans le trouver.

Faut-il vous assurer, monsieur, répondent les jeunes gens qu'on a interrogés, faut-il vous assurer que cette lettre est apocryphe et qu'elle n'émane d'aucun membre du cercle ?

Voyez dans la salle : vous trouverez les présidents des principales œuvres catholiques de Paris. C'est la seule réponse qu'il convient d'opposer à ces attaques violentes qui, d'ailleurs, n'atteignent pas plus l'admirable artiste qu'elles ne touchent le cercle.

On a prétendu que Mme Sarah-Bernhardt est juive. Le fut-elle, il faut avouer qu'on ne savait voir là aucun empêchement à solliciter le précieux concours de Mme Sarah-Bernhardt. On ne sait pas à quelle religion appartiennent les malheureux auxquels on est fier de tailler la soupe.

Doit-on être plus exigeant lorsque Mme Sarah Bernhardt veut bien s'associer si largement à cette œuvre.

D'ailleurs, et à supposer que ce point ait une importance, Mme Sarah Bernhardt est catholique ; on pourrait précisément montrer dans l'assistance une dame qui a été élevée avec elle dans un couvent de Versailles et c'est M. l'abbé Joubert qui a préparé à la première communion celle qui devait être l'illustre tragédienne.

Avant que Sarah Bernhardt paraisse en scène, un étudiant donne lecture d'une lettre de M. Terrat, président du cercle, désavouant au nom du comité directeur au nom de tous les étudiants, la lettre anonyme dont il est plus haut parlé.

Le quatrième acte de *Jeanne d'Arc* n'est qu'une longue ovation pour Sarah, qui est rappelée sept ou huit fois, acclamée, remerciée.

Elle vient bien recevoir un journaliste en sortant de scène qui lui fait part de la conversation, plus haut rapportée, avec un étudiant :

Eh ! qu'importe, répond fébrilement Sarah, qu'importe que je sois juive ou non ? Je n'ai jamais voulu répondre aux mises en demeure qui m'ont été faites. Mais, enfin, si la chose vous intéresse, non, je ne suis pas juive, j'ai fait ma première communion au couvent de Grandchamp.

A la sortie, on acclame encore et on remercie la tragédienne.

LA FORTUNE ET LE TESTAMENT DE VERDI.

Verdi a consacré les dernières semaines qui viennent de s'écouler à la rédaction définitive de son testament. Sa fortune, évaluée à plus de dix millions de francs, sera entièrement consacrée à une œuvre grandiose de bienfaisance. Après avoir exposé qu'il ne laisse pas d'enfant et qu'il ne croit pas devoir enrichir des parents éloignés, le vieux maître déclare dans son testament que sa fortune doit faire le bonheur de ceux qui ont contribué à la lui faire gagner, c'est-à-dire des musiciens et des artistes lyriques.

Il fera construire sur ses terres, dans un paysage charmant, un splendide palais en forme de croix latine, qui pourra abriter jusqu'à deux cents personnes des deux sexes, et ce palais servira d'asile aux musiciens et artistes lyriques italiens qui se trouveront sans fortune à la fin de leur carrière.

L'installation sera des plus confortables ; la lumière électrique, l'hydrothérapie et le chauffage perfectionné n'y manqueront pas.

Tous les instruments de musique s'y trouveront à profusion ; on y comptera jusqu'à cinquante pianos et plusieurs orgues. Une salle de musique avec une petite scène et une grande bibliothèque seront à la disposition des heureux habitants.

Aux grandes réunions servira la salle principale, qui sera décorée de fresques représentant des scènes tirées de l'œuvre de Verdi.

Tous les plans sont terminés, et Verdi espère assister à l'ouverture de son asile, ayant l'intention de mener activement les travaux, qui commenceront sous peu. "Ce sera ma dernière œuvre," aurait il dit aux jurisconsultes et notaires qui l'ont assisté dans l'élaboration très compliquée de son testament.

L'avocat Z.... va trouver son médecin.

—Docteur, je suis bien malade.

—Que ressentez-vous ?

—Un ennui mortel !

—Vous vous disputez trop....

"QUATRE PORTRAITS DE FEMMES."

De remarquables travaux, publiés en Angleterre d'après de sûrs documents tels que les "State Papers", ont récemment mis en lumière l'histoire des catholiques de ce pays sous les Tudors et sous les Stuarts. Une Anglaise de naissance, Mme la comtesse R. de Courson, vient, en retraçant des épisodes de ces persécutions religieuses, faire connaître à sa patrie d'adoption quelques héroïnes ignorées de sa patrie d'origine.

La plus émouvante des figures évoquées par Mme de Courson est celle d'une simple bourgeoise d'York, la pauvre Margaret Clitherowe. Avec une abnégation admirable, elle se fit l'apôtre modeste de sa contrée, relevant les défaillances, consolant les affligés recueillant les prêtres pourchassés par les persécuteurs. Dénoncée par un enfant, elle fut livrée aux magistrats, dont quelques-uns l'eussent voulu sauver. Mais sa ferme attitude, son horreur du tout subterfuge, rendirent sa mort inévitable ; elle fut condamnée au supplice connu sous le nom de "peine forte et dure", et voici ce qui advint.—Le Vendredi-Saint, 25 mars 1586, Margaret fut amenée au lieu de l'exécution, vêtue seulement d'un linceul. Sur son corps délicat, étendu à terre, les bras en croix, on plaça une lourde porte ; puis, au signal donné, des bourreaux improvisés, robots de la populace, jetèrent sur la victime des blocs de pierre énormes.—"Jésus ! Jésus ! Ayez pitié de moi !"—telles furent les seules paroles de Margaret ; puis on n'entendit plus rien, et nul des spectateurs terrifiés ne put savoir à quel moment précis l'âme de la martyre s'était dégagée de la masse de chair informe d'où s'écoulaient lentement des traînées de sang.

LA REINE MARGUERITE.

Dans la revue anglaise *Woman at home*, dit le *Temps*, M. Arthur Warren nous renseigne sur la vie familière et les habitudes intellectuelles de la reine Marguerite d'Italie. "Les reines ne sont pas toujours jolies et toujours très instruites. La reine Marguerite fait exception : elle n'est pas seulement la plus belle, mais la plus érudite Majesté qui soit en Europe." Elle sait parfaitement l'espagnol, le français, l'allemand, l'espagnol et le latin, et parle ces diverses langues aussi couramment que la sienne ; elle a fait aussi des études grecques très approfondies. Elle cite volontiers dans la conversation des passages de Pétrarque, de Dante, de Goethe, et elle a écrit en général sur les héroïnes de Shakespeare.

Mais cette reine savante ne se borne pas à l'étude des poètes. "Elle tient d'une main Darwin, et de l'autre les grands théologiens.... Elle est une des rares personnes, sur le continent, qui connaissent Ruskin autrement que de nom ; elle est au fait de tous les travaux contemporains des historiens d'art.... Elle est excellente botaniste et sa bibliothèque contient les écrits des principaux géologues de cette époque." Il n'est pas de femme plus active que la reine Marguerite. Elle se lève de bonne heure et se couche tard. "Six heures de sommeil, tel est son maximum ; mais son chiffre habituel est cinq heures.... De puis quelques années la reine reste éveillée après minuit, afin de poursuivre ses études favorites. Elle compose des vers latins et fait des traductions d'auteurs classiques." Et parmi tant d'occupations, elle trouve le temps de remplir ses devoirs de souveraine.

LE DERNIER VOYAGE DE GUILLAUME II.

Du 2 juillet au 1er août 1894, l'empereur d'Allemagne, à bord de son yacht *Hohenzollern*, a visité la mer et la côte de Norvège. Un des invités de l'illustre navigateur conte aujourd'hui ce Périple dans la *Deutsche Rundschau*. L'hôtelet de son récit engoûan et bénévole, ce n'est point le décor changeant du voyage, les golfes, les îles, les hautes falaises, les fjords sinueux et profonds, ni les excursions à terre, à travers les sapins, sur les hauts plateaux, les tombes, les bruyères, les roches ou les neiges ; c'est l'empereur lui-même, l'empereur en sa fonction de touriste.

Il paraît être un aimable compagnon : il est gai, le mouvement l'amuse, il jouit vivement des pays nouveaux et des choses inconnues. Parfois, pour calmer la fureur d'activité qui le possède, il fait des marches forcées, et même sur la route ses amis fourbus ; alors sa joie est grande. Il a de la condescendance, de l'affabilité, presque de la familiarité. Il veut que personne ne prétende la rigide étiquette allemande, et qu'à sa table ses commensaux se placent au gré de leur fantaisie. Ses grands dogues ayant mordu quelques matelots, il déclare que toute personne attaquée aura le droit de se défendre. Mais il a beau s'efforcer, par ces gracieux divertissements, de faire oublier qu'il est le maître, les sujets s'en souviennent ; ils s'en souviennent terriblement, ils n'osent jamais être tout à fait à l'aise avec lui ; leur énigmatique empereur leurs inspire un respect épouvanté. Ils ressemblent à de petits chiens dans la cage d'un lion qui daigne jouer avec eux : les petits chiens sont flattés, mais ils ont peur.

Ils n'oublient pas ; mais Guillaume II non plus ne peut oublier ; car le courtisan d'Allemagne et le travailleur quotidien lui rappellent sans cesse qu'il est un conducteur d'hommes, et qu'en souverain, ses vacances reste encore un souverain. Et si peut-être vous vous demandes à quoi lui servent ces vacances sans repos, lisez ces lignes écrites par lui, paroles graves et sincères, où s'exprime l'âme presque mystique d'un roi convaincu de son devoir royal : "Mes voyages sont pour moi cette haute vertu, de m'arracher à l'agitation de chaque jour et de me faire contempler de loin les choses de la patrie allemande. Je souhaite à tous mes compatriotes de vivre de ces heures où l'on peut faire le compte de ce qu'on a tenté et de ce qu'on a accompli. Elles nous guérissent de la présomption, et c'est de quoi nous avons tous besoin. Ceux-là me comprendront, qui sont une fois descendus en eux-mêmes, lorsqu'ils se tenaient sur le pont de leur navire, au milieu de la mer, n'ayant au-dessus d'eux que les étoiles de Dieu."

A Naples, au café de Rome, pendant le séjour de l'auteur de "Nana" :

—Vous ne savez pas, marquis, si le célèbre signor Zola, de Paris, est allié à la famille Gorgon ?

—La famille Gorgon ? Connais pas.... Ou diable, mon prince, prenez-vous Gorgon ?

—Comment ! vous ne connaissez pas Gorgon-Zola ?....

Le maître d'hôtel, qui apportait justement un morceau de ce célèbre fromage, tombe en syncope.

Les Gorgon-Zola après les Rougon-Macquart, c'est drôle.

Rapineau, un avare fêté, s'était décidé à faire à sa femme un cadeau pour le Jour de l'An.

—Voyons, lui avait-il dit, que veux-tu que je te donne ?

—Je ne sais pas, moi, mon chéri.

—Eh bien ! s'empresse de s'écrier l'avare, je te donne.... un an pour réfléchir !

Chez un agent matrimonial :

—J'ai à vous offrir une demoiselle, fille unique, avec une très grande fortune.... un peu louche, par exemple.

—La fortune ?.... oh ! diable !

—Non, la demoiselle.

—Non ; dites-moi le chiffre de la fortune.

Un pauvre hère doit une somme forte somme à son propriétaire.

—Tenez, dit celui-ci, je vais bonhomme ; je vous abandonne la moitié de ma créance.

—Je ne veux pas être en reste avec vous, répond aussitôt le bonhomme, de son air le plus digne : je vous abandonne l'autre moitié....

Un suicide a eu lieu dans une chambre d'hôtel garni.

Le gérante de l'établissement envoie, quelque temps après, à la famille du défunt une note sur laquelle figure le passage suivant :

"Terreur causée au garçon qui a découvert le cadavre : 19 fr. 95."

THEATRES.

Opéra Français—Superbe chambrée, hier soir, à la représentation des "Huguenots", une des plus belles que nous ayons vues depuis bien des années. Pas une place vide aux premières—loges découvertes ou grillées, corbeille étincelante.

Il en était de même au rez-de-chaussée. Plus une place à prendre et partout de fort jolies toilettes.

La représentation des "Huguenots" a fort bien marché, d'un bout à l'autre. Si l'on étudie bien le sujet, on verra que le personnage sur lequel repose toute la pièce est Valentine. Eh bien, ce n'est pas sur elle que se portent, tout d'abord, les curiosités. C'est sur Raoul. Pourquoi ? Parce que c'est un ténor, uniquement parce que c'est un ténor. Soit, M. Annety y a été splendide surtout dans son entrée du premier acte. Ah ! la belle voix. Il a nécessairement enlevé très brillamment le fameux ensemble : "En mon bon droit j'ai confiance," et s'est triomphalement tiré d'affaire dans le célèbre duo du quatrième acte ; mais aussi quelle quantité de son.

Mme Laville a eu des mouvements très dramatiques, dans le troisième acte et le quatrième. Plus elle monte, plus la voix est brillante. Plus elle a d'action sur le public.

Le rôle de Marcel est un véritable triomphe pour M. Chavaroche. Il semble écrit tout exprès pour lui, et il y remporte un succès qui égale celui de ténor.

Quant à M. Soum, c'est un Nevers accompli, comme M. Gailhes est le meilleur St-Bris que nous ayons vu ici.

Aujourd'hui, en matinée, "Faust", avec Mme Dargimonne dans le rôle de Marguerite.

Ce soir, "Les Cloches de Corneville". Une pièce essentiellement populaire.

Mardi, à l'occasion de Noël, matinée "Le Trouvère" avec MM. Annety (Manrique), Soum (comte de Luna), Mme Laville (Leonore) et Mme Dargimonne (Azucéna).

On sait qu'il y a, à cette matinée, une distribution de jouets pour les enfants.

Grand Opera House. — Le "Maître d'armes" fait place ce soir à la fameuse comédie fantastique "Devil's Auction" (les Pièces du Diable) refaite à neuf et considérablement augmentée—un de ces spectacles qui se jrètent à mille transformations différentes et qui attirent la foule, car il a, quoique vieux, tout l'attrait de la nouveauté.

Grande nouvelle !! Mme Réjane nous arrive bientôt, avec une troupe parisienne pour jouer la fameuse pièce, "Mme Sans Gêne".

Mme Réjane a été engagée par M. Grunewald. Nous reviendrons plus tard sur ce très intéressant sujet.

St-Charles.—C'est toujours avec regret que l'on voit partir un artiste du talent comme Joe Jefferson, surtout après l'avoir entendu dans la jolie comédie Ch. Dickens : "The Cricket on the Hearth."

Ce soir, nouveau spectacle. The "Rain makers," une farce très bien interprétée par deux artistes de talent MM. Donnally et Gerard.

Académie de Musique.—Jusqu'à la source d'hier, il y a eu constamment foule à l'Académie de Musique.

Hier soir, très belle représentation de "Hamlet" au bénéfice du Parc de ville du deuxième District.

C'est M. James Young qui remplissait le rôle d'Hamlet ; il l'a joué avec tout le talent qu'on lui connaît. Succès mérité et bonne œuvre tout à fait réussie.

Ce soir "the Ecsign", drame naval qui produit un grand effet et attirera beaucoup de monde à ce théâtre.

L'Union Française.—Cette société a traité pour une grande représentation à son bénéfice avec M Darieu, directeur de l'Opéra. Cette soirée de gala, pour laquelle on fait déjà des préparatifs, doit avoir lieu le 23 janvier.

L'Union Française a eu à satisfaire à de grands succès en pareille circonstance. Nul doute que, cette fois, elle se montrera digne de sa tradition. Nous reviendrons sur ce sujet.

Couvent de St-Joseph.

Une imposante cérémonie aura lieu demain, à trois heures et demie, au Couvent de St-Joseph, coin St-Philippe et Galvez.

Une statue de Notre Dame de Lourdes sera bénite et placée dans une grotte qui a été faite pour l'occasion.

Quelques unes des meilleures chantoises de la ville y feront entendre.

Toutes les personnes qui désirent assister à la cérémonie, seront les bienvenues.

23 déc—1f

FAUCHEUX—Décédé, samedi, 22 décembre, à 7.30 heures P. M., EUGÈNE FAUCHEUX, âgé de 75 ans, natif de St-Charles, Lne., et résidant en cette ville depuis 60 ans. Les amis et connaissances des familles Faucheux, Mivelle, Barrois et Frederick sont respectueusement et invités à assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui, dimanche, 23 décembre, à 4 heures P. M., de sa dernière résidence, No 267 ½ rue Champs-Elysées, entre Claiborne et Derbigny

MESSE DE REQUIEM.

Une messe de requiem sera célébrée vendredi, le 28 décembre 1894, à sept heures et quart A. M. à l'Eglise St-Augustin, pour le repos de l'âme de Mme J. L. REVOIL, née Henriette Cornélie Méry. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à y assister. 23déc—1f

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1919.—

TO-KALON

DEPOT DE VINS.

Anciens No 129, Nouveaux Nos 527 & 541

Rue Royale, coin Toulouse,

NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES, Vins Blancs, Sauterne et Haut Sauterne

TO-KAY.

Angelica, Muscatelle, PORTO, SHERRY, CHABLIS, Blackberry Brandy, BRANDY

Le plus pur venant de Raisin, etc.

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.

Toute Marchandise achetée est délivrée sans frais à domicile.

PAUL N. VERNEUILLE,

SEUL AGENT.

24 août—1an

Changement de Domicile.

M. le Dr E. Dousson vient d'établir sa résidence rue Espinasde, No 50, entre Royale et Chartres. 23 déc—

MOURRAN !

Venez voir pour vous-mêmes !

L'assortiment le plus beau en vitis. Pipes d'écume de mer, d'ambre et de bruyère ; Porte-cigares et cigarettes, étui à cigares, cigares, etc., et autres fantaisies de fumeurs appropriées comme cadeaux des jours de fêtes, chez

JULES RABRAUT,

A l'enseigne des rues Decatur et Ursulines.

16 déc—16 30 23

SCHMIDT & ZIEGLER,

Offrent en débarquement des vapeurs Carolina, Vesta, Inventor et Mexican,

Venant de Bordeaux, Havre, Londres et Liverpool.

Champagne de la maison **G. H. Mumm & Co.,**

Vins, blanc et rouge, Château Dillon, St-Julien, Floirac, Côtes de Fronsac, Côtes de Bourg, Pompignac, Montferrand Sauternes, Château La Tour Blanche, Bommes et Château Yquem, de la célèbre maison **Seignouret Frères**

Cordiaux de Mme. **Marie Brizard & Roger,** Confitures de MM. John Moir & Son, Londres. Bénédictine, Chartreuse, Vins du Rhin de M. P. A. Mumm, Frankfort, Bordeaux.

Sardines sans arêtes de MM. Rodel Fils & Frères, Bordeaux. Cognac de MM. Coeq Père & Fils, Gondèvre de M. J. A. J. Nolet. Bière de MM. E. J. Burke, Appolinaris, Eau Minérale, Vichy, Whiskey d'Irlande et d'Ecosse, Whiskey du Canada, Absinthe, Kirsch, Sardines et Conserves Alimentaires de M. Auguste Gillet, Fruits à l'Eau de Vie de M. G. A. Jourdo